

« L'humanisme est l'auxiliaire de la barbarie »

Philosophe du langage, théoricien de la traduction et romancier, George Steiner évoque dans ce livre singulier la crise des humanités, la complexité de la condition juive et ses convictions politiques.

George Steiner. Les livres qu je n'ai

pas écrits. trad. de l'anglais par Marianne Groulez Gallimard éd., 287 p., 19,90 euros
Omar Merzoug : Votre parcours d'intellectuel, de professeur, d'écrivain vous a placé au carrefour de plusieurs cultures. Que répondez-vous à ceux qui aujourd'hui parlent de choc des civilisations ?

George Steiner: En 1919, Valéry écrivait déjà: « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ». L'humanisme européen a sombré dans l'inhumain et la question, capitale, qui me hante depuis un demi-siècle, c'est celle-ci: pourquoi la culture européenne n'a-t-elle pas pu résister à la barbarie ? Pis, elle en a souvent été la collaboratrice zélée. Songez que je tiens ces propos après environ un demi-siècle de bonheur d'enseigner : on peut considérer que la fiction, la puissante fiction déshumanise. L'optimisme des Lumières consistait à proclamer : « étudiez les grands textes, appréciez la grande musique et les grands tableaux, vous serez un peu plus humain ». Il se pourrait que la puissance même de l'imaginaire soit à l'opposé de la praxis, comme aurait dit Marx, du réflexe immédiat, humain, social. Mais voyez-vous je n'ai pas de réponse à votre question et c'est en soi assez grave. J'aurais aimé, à la fin de ma vie, pouvoir réfléchir à ce métier que j'aime tellement et y trouver une parade, mais oui, une réponse qui aurait contribué à soulager notre condition vraiment inhumaine, mais je n'en suis pas du tout sûr.

O. M. : Que l'humanisme n'ait pas résisté à la barbarie, et qu'il se soit fait l'auxiliaire de l'inhumain, est-ce que cela discrédite le projet moderne de l'émancipation par le savoir dont Habermas dit qu'il est resté inachevé ?

G. S. : Je ne crois pas à l'optimisme que professe Habermas. L'échange libre des opinions, des doctrines philosophiques ne me semble pas garantir un libéralisme humain. Hélas, non. Les luttes idéologiques ont déchiré notre Europe, voire le monde, les haines idéologiques se sont révélées implacables et ont été propagées par des intellectuels brillants et puissants. Deux de mes étudiants qui avaient eu l'échine brisée par les Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, ont écrit un message au Voltaire de notre siècle, à Sartre, en lui demandant d'inter venir publiquement. M. Sartre, dans un grand discours, s'est fait fort d'assurer que les rapports sur les soi-disant brutalités des Gardes rouges étaient des inventions de la CIA. M. Claudel, que j'idolâtre notamment pour son théâtre, écrit l'hymne au Maréchal et Aragon l'hommage à la Guépéou « Gardiens de la liberté ». Les savants, que je côtoie à Princeton et à Cambridge, ont quelques scrupules à débiter des sottises pareilles.

O. M. : On reproche à Martin Heidegger son silence sur la Shoah. Vous, qui lui avez consacré un livre, comment jugez-vous l'œuvre

et l'homme ?

G. S. : J'estime que c'est un géant qui a renouvelé les questions philosophiques essentielles, « un méchant titan » qui, à l'instar de Luther, a créé une nouvelle langue allemande. Il y a un allemand après Heidegger, bon ou mauvais, c'est un autre problème. Ce paysan madré a écrit de très grands textes qui ont révolutionné la pensée. Si Heidegger n'avait eu que cette seule formule, « on n'a pas encore commencé à apprendre à penser », elle aurait été décisive à mon sens. Par ailleurs, la femme de Heidegger était activement antisémite ; en ce qui concerne Heidegger, les choses sont beaucoup plus compliqué. Il n'y a aucun racisme chez lui, le racisme l'ennuyait. Quand, en 1933 il aspirait à devenir le Führer du Führer, corn Platon voulait être le conseiller du prince, la Gestapo fait une enquête sur lui, au terme



laquelle elle conclut qu'il ne saurait être question de faire confiance au sujet Heidegger, de lui confier un poste élevé. Le jugement de l'officier enquêteur est qu'il s'agit manifestement d'un Privatnazi (un nazi privé), formule géniale ; je me demande quel était le degré d'intelligence de ce gestapistes pour trouver une formule pareille.

O. M. : Dans votre ouvrage, vous consacrez un chapitre à la question juive. En quoi consiste la judéité d'un juif non orthodoxe ?

G. S. : C'est un problème très sérieux. Par certains côtés, je suis, pour l'orthodoxe, pire que le Gentil, le non juif. Le juif orthodoxe, sait qui il est, à un degré que je n'égalerais jamais. D'autre part, l'immense apport culturel et humain du juif non orthodoxe libéral, réformé à la civilisation moderne est un argument qui pèse dans la balance. Quand le Vendredi soir, à Mea Shaerim, on voit les enfants, après le bain rituel, comme points de lumière, je me dis parfois qu'ils sont dans la bonne voie. Mais je ne le crois pas. Il est évident que s'il y a une chance de survie, c'est chez eux que ça se produira l'assimilation et les mariages mixtes concernent déjà plus d'un tiers des jeunes juifs. Par ailleurs, au moment de la catastrophe, tout le monde se regroupe. Pendant la guerre des Six Jours, j'étais à Manhattan et tous, munis de transistors, s'attroupaient dans

les rues et s'interpellaient en disant « Moi aussi, je suis juif ». Puisque je suis optimiste, je crois au désastre et au formidable ralliement moment du désastre.

O. M. : Vous écrivez que « la rhétorique prophétique de Marx, l'allure et l'iconographie qui le caractérisent sont juives jusqu'à la moelle ». Est-ce que l'internationalisme prolétarien n'est qu'une extension du signifiant juif au monde ?

G. S. : Il n'y a rien de plus juif que Trotsky. Cette vision égalitaire, sans frontières, utopique vient du Livre d'Amos qui contient la révolution dans la totalité de ses dimensions. Grands dieux, elle n'a pas réussi !

Nous, petites gens, nous ne sommes pas à la hauteur de l'utopie communiste, socialiste, messianique. Mais ça ne veut pas dire que les révolutionnaires ont tort, mais qu'ils surestiment les capacités d'altruisme chez l'homme.

O. M. : Vous soutenez que les Humanités traversent une crise profonde, est-ce une crise de croissance ou une crise qui annonce un irrémédiable déclin ?

G. S. : Il se peut que naissent demain un Shakespeare, un Beethoven, un Michel-

Ange, un Mozart, mais ni vous ni moi n'en croyons un traître mot. Jamais le destin n'a signé avec une civilisation donnée un pacte qui lui garantirait l'éternité. Les civilisations naissent, croissent et périssent. Mon intuition me dit que l'explosion de génies, de la création scientifique, mathématique, poétique qui viendra de l'Inde bouleversera le monde. Pourquoi pas ? L'Europe est très fatiguée. Lénine n'a-t-il pas eu cette phrase très suggestive : « L'Europe, c'est l'archipel de l'Asie. L'Europe est un merveilleux hôtel, débordé de touristes. Nous vivons du tourisme et après ? Le miracle, après les 70 millions de morts entre août 1914 et avril 1945, c'est que, vous et moi, soyons assis dans le beau bureau de Claude Gallimard et qu'il y ait encore une Europe. Celle-ci est fatiguée. Ce qui le donne à penser, c'est que, dans l'affaire du Kosovo, il ait fallu en appeler aux États-Unis pour obtenir une trêve dans les affrontements.

O. M. : L'année prochaine, vous aurez 80 ans, quels regards jetez-vous sur le siècle qui commence ?

G. S. : C'est une très belle et très difficile question. J'ai des enfants et des petits-enfants, c'est donc le regard du père et du grand-père, de celui qui espère qu'ils ne vivront pas certains événements. Un juif n'a pas le droit, pas le moindre, d'être optimiste. Ce serait presque une bêtise morale. Et tous les matins, je me dis le néant, le destin, Dieu ou le vide ou qui que ce soit ne nous a jamais promis un monde juste, un monde confortable ou paisible, il nous a promis un monde intéressant.

Cette promesse a été merveilleusement tenue.

Propos recueillis par Omar Merzoug.

J'ai lu l'entretien avec George Steiner paru dans le dernier numéro de la Quinzaine littéraire et intitulé "*L'humanisme est l'auxiliaire de la barbarie*". Il me semble qu'il y a beaucoup de confusion dans son questionnement angoissé : pourquoi la "culture européenne" a-t-elle été la "collaboratrice zélée" de la barbarie ? Comme je ne peux pas me lancer dans une thèse sur le sujet, voici un effort de méthode pour y voir un peu plus clair.

Il faudrait distinguer les mots "culture" et "civilisation" : toute "culture" est-elle "civilisatrice" ? Pourquoi être mélomane empêcherait-il d'être nazi ? Une "culture" peut être fasciste, encore plus clairement sous le mot "identité".

La "culture" qui n'a pas résisté à la barbarie était-elle donc "humaniste" ? Il faudrait savoir à quelle condition peut-on se qualifier d'humaniste ?

Steiner rappelle les aveuglements idéologiques d'intellectuels et d'écrivains. Mais la "culture" "déshumanisée" dont il parle est donc intellectuelle ou artistique : le totalitarisme est une invention intellectuelle ; le besoin d'Idéal, la quête d'Absolu prennent une dimension tragique chez certains artistes et écrivains, non sans quelques dérèglements.

Verlaine, qui nous invite à lire dans la poésie "*de la musique avant toute chose*", tabassait sa femme. Et se battait au couteau avec Rimbaud.

La question-clé, pour moi, c'est l'altérité. Une "culture" peut être altéricide.

Mais cela se complique encore : Verlaine aurait sans doute résisté au nazisme ! Résister comme ne pas résister ne préjuge pas de "l'humanisme" de l'intéressé. Un idéal peut être "déshumanisant" en rendant l'individu immature et violent et, en même temps, porteur d'une liberté collective.

Autre contradiction : Aragon, dont Steiner évoque l'incroyable poème à la gloire de la Guépéou (police politique stalinienne), a résisté contre le nazisme. Un idéal peut être "déshumanisant" en occultant la part de réalité qui le concerne et porteur de liberté pour l'autre part.

Enfin, n'oublions pas qu'un être humain peut avoir plusieurs facettes, dont l'une "déshumanisée".

Réflexions à poursuivre, bien sûr !

En attendant, je n'ai pas envie de jeter le bébé avec l'eau du bain.

Avec Steiner, la mémoire prend le pas sur l'Histoire et sur la réflexion : "un juif n'a pas le droit d'être optimiste", "ce serait presque une bêtise morale", dit-il ! Question de méthode : je pense qu'il faut surtout ne pas essentialiser les problèmes de société, ne pas essentialiser l'Histoire ni les visions apocalyptiques des "civilisations" ou d'une prétendue "nature humaine" qui ne sont pas plus légitimes que les autres.

Les raisons de l'irrésistible ascension de Hitler sont politiques, historiques, et dépassent la puissance mobilisatrice d'une philosophie humaniste : Montaigne, combien de divisions ? Mais que peut-on en déduire sur l'humanisme ???